

pays, si nous exceptons son école des Arts, mais pour l'acquisition d'une superbe galerie et de magnifiques peintures. Cette association eut l'avantage d'avoir la sympathie et l'appui de riches citoyens, avantage dont nulle autre semblable association n'a joui au Canada.

Le Canada ne saurait cependant se vanter encore d'une grande distinction dans l'art de la peinture. Toutefois, il s'est produit depuis 1870 un grand mouvement, tant politique qu'esthétique. Celui qui étudie l'histoire du Canada y lira des faits d'intérêt particulier. Les provinces confédérées, unies ici et là dans des agglomérations éparses et séparées ailleurs par d'immenses étendues de régions désertiques, en étaient à leurs premiers pas incertains vers le grand but, un vaste et puissant Dominion. Le pêcheur de la Nouvelle-Ecosse n'avait guère entendu parler de l'habitant du Québec ou du colon de l'Ontario; et de leur part, l'habitant et le colon n'en savaient pas davantage du merveilleux potentiel de leurs propres territoires et encore moins de l'étonnante valeur des vastes régions qui s'étendent vers l'ouest, de ces trois mille milles qui les séparent du Pacifique. Mais, on construisait le chemin de fer Intercolonial, on projetait la construction du Canadien Pacifique, le vieux Grand Tronc voulait de nouveaux embranchements. Sir John A. Macdonald, se rendant compte du besoin d'un projet attrayant pour sortir du borbier où l'avait jeté le scandale du Pacifique, commença à annoncer son ingénieux programme national, lequel était une entreprise hardie pour développer activement le commerce entre les provinces en plaçant une barrière contre les marchandises étrangères, particulièrement celles des Etats-Unis.

Mais, en quoi cela concerne-t-il l'art? — En rien, excepté qu'en même temps que l'on essayait de nationaliser le commerce on voulait nationaliser l'art. La princesse Louise, qui, comme épouse du Gouverneur Général, le marquis de Lorne, nous mettait pour la première fois en relation officielle avec la royauté, était elle-même artiste. Elle avait vécu sur le continent européen durant la période des préraphaélites, et avait vu l'école Barbizon devenir célèbre en France; elle connaissait l'étonnante renommée de Turner et de Corot, et maintenant qu'elle personifiait la royauté dans la plus grande colonie du monde, elle entreprit de rendre le régime Lorne célèbre par l'établissement d'une Académie royale canadienne des Arts, qui aurait au moins quelque ressemblance avec la Royal Academy d'Angleterre.

*La fondation de l'Académie Royale Canadienne.* — Nous devrions hésiter avant de donner aux Lorne tout le crédit de l'organisation de l'Académie des Arts. Il est vrai que l'idée en fut exprimée par le marquis de Lorne lors de l'ouverture d'une exposition des œuvres de l'Association des Arts de Montréal, et que peu après, lors d'une réunion d'artistes à Toronto, à laquelle assistait le Gouverneur Général, on prenait les premières mesures d'organisation. On décida alors de fonder une académie nationale des arts réunissant les principaux artistes du pays, mais entièrement séparée de toute autre association des arts.

La princesse Louise, comme le marquis de Lorne lui-même, prit un vif intérêt aux détails de l'organisation, et il appert qu'on laissa au Gouverneur Général le choix final de ceux qui seraient les membres fondateurs de l'Académie. Tous les artistes du pays étaient naturellement désireux d'en faire partie, et on sait qu'un artiste, dont le nom n'était pas sur la liste soumise au Gouverneur, persuada le parti royal, à Rideau Hall, que ses œuvres d'art lui donnaient droit d'être membre de l'Académie; aussi les désirs des autres peintres furent-ils